

PROLOGUE

À l'échelle des presque deux mille ans d'histoire du christianisme, la question de l'historicité de Jésus peut être considérée comme récente. Pendant des siècles, elle ne s'est même pas posée. L'Église¹ chrétienne a patiemment élaboré, construit et précisé les contours de son homme-dieu, dans son humanité à travers les évangiles, dans sa divinité au fur et à mesure que se déroulaient les conciles christologiques.

Les débuts du christianisme baignent dans un brouillard épais dans lequel les contradictions sont nombreuses et les interrogations quasi insolubles. Les premiers personnages et les premiers textes historiquement prouvés sont tardifs. Les fraudes avérées et les tentatives de fraudes sont innombrables. Les invraisemblances et les contradictions sont omniprésentes. L'histoire primitive de l'Église est parsemée de condamnations, d'anathèmes et d'exclusions. Dans sa lente progression vers l'orthodoxie, l'Église a choisi d'écarter de très nombreux courants qui se disaient chrétiens. Des écrits qui avaient longtemps été considérés dans certaines régions ont été du jour au lendemain réputés faux, écartés et le plus souvent détruits. Les textes retenus et les dogmes adoptés l'ont été au fil des siècles, de volonté humaine, par des évêques souvent convoqués par le pouvoir politique. Il est arrivé que le statut d'un texte ou d'un auteur change ; ainsi, avant d'être favorablement considéré, un auteur tel qu'Origène a été critiqué et son œuvre plus qu'à moitié détruite. Le seul fait que le christianisme d'aujourd'hui soit éclaté en plusieurs dizaines de courants constitue la preuve évidente que de nombreuses questions de fond n'ont jamais

¹ La question des majuscules est difficile à gérer. Les Juifs sont désignés par une majuscule en tant que peuple, en minuscule en tant que croyants : les Juifs et les Romains, les juifs et les chrétiens. Les évangiles sont d'ailleurs ambigus puisque le terme Ioudaios désigne tour à tour les Judéens et les autorités juives liés au temple. Quant au monde de l'Église, il raffole des majuscules dès qu'il s'agit de décrire la Passion ou l'Ascension du Sauveur.

été tranchées ou n'ont pu faire l'objet d'un consensus, et que dans cette matière, rien n'est clair.

C'est par un vote que Jésus est devenu Dieu. C'est par un vote que Marie est devenue mère de Dieu. C'est par un vote qu'il a été décidé que le Fils était de la même substance que le Père plutôt que d'une substance semblable, que le Père l'avait engendré plutôt que créé, qu'il était coéternel, s'il avait une nature ou deux, si ces natures étaient distinctes ou unies, s'il avait deux volontés ou une seule. Et lors des conciles œcuméniques où ces décisions ont été prises, les considérations humaines et les querelles d'écoles, voire de personnes, n'étaient pas absentes, sans parler des préoccupations profanes ou parfois de simples questions de sous. Il en est résulté, près de huit cents ans après la naissance présumée de Jésus, un personnage aux contours humains et divins bien définis ainsi qu'une doctrine très strictement encadrée par des institutions. Il ne restait désormais qu'à tout croire ou à se détourner. La contestation se situait dorénavant au dehors de l'Église.

L'arrivée de l'imprimerie a brusquement bouleversé ce bel agencement. Entre 1452 et 1455, Gutenberg a imprimé cent quatre-vingts exemplaires de la Bible. Dans les années qui ont suivi, au fur et à mesure que se généralisaient la diffusion et les traductions, les plus curieux ont pu disposer de sources sur lesquelles exercer leur réflexion puis leur critique. L'ensemble du matériau était devenu accessible et rendu disponible à l'usage de ceux qui souhaitaient l'étudier, et pas seulement les bribes que les prêtres choisissaient de délivrer aux croyants, le plus souvent en latin. Les absences, les divergences et les contradictions, jusqu'alors occultées, ont été mises en évidence sous les yeux des lecteurs. Tout était prêt pour la critique, car tout pouvait désormais faire l'objet d'études documentées et de discussions. Deux grandes voies ont alors été ouvertes : l'une a concerné les questions de doctrine et a évolué vers le grand schisme de la Réforme, l'autre s'est focalisée sur les problèmes soulevés par le contenu des textes. Il est en effet devenu patent que l'Écriture, jusqu'alors revêtue d'un caractère sacré ainsi que d'un É majuscule, comportait des faiblesses et avait matière à être discutée, comme tout texte a vocation à l'être.

La question de la personnalité de Jésus et de ses intentions a suscité un intérêt d'autant plus grand que l'Église de la Renaissance, avec à sa tête un pape également chef d'État, flanqué d'un aréopage de cardinaux, disposant d'importantes possessions bien terrestres, et auteur de pratiques surprenantes, reflétait mal l'exemple et le message du Jésus des évangiles tel qu'on le découvrait désormais par les écrits. Parallèlement, dans un monde qui accédait

peu à peu au progrès intellectuel, le merveilleux a fini par être moins bien accepté. Les premières remises en question ont tout d'abord concerné les textes. Elles ont généralement été conduites par les théologiens luthériens et calvinistes et ont été immédiatement condamnées par l'Église romaine, de façon très ferme, jusqu'à la guerre. Puis la critique s'est intéressée aux questions relatives à l'historicité de Jésus. Elle a débuté vers 1750 avec la rédaction de l'ouvrage de Reimarus, prudemment publié après sa mort, pour culminer avec les œuvres d'Ernest Renan et les commentaires d'Albert Schweitzer qui ont cherché à extraire les épisodes les moins crédibles. La faiblesse de cette approche soustractive est que, dès lors que les chercheurs s'éloignent du Jésus « officiel », toutes les hypothèses et interprétations deviennent envisageables, depuis un Jésus légèrement toiletté afin de respecter un minimum de vraisemblance, jusqu'à la négation pure et simple de son existence historique. Cette critique a ainsi connu différentes approches, en plusieurs vagues, et des écoles se sont ainsi formées, avec en point d'orgue au XXe siècle la figure du théologien luthérien Rudolf Bultmann et sa critique des formes, *Formgeschichte*. De nos jours, la quête se poursuit toujours, alimentée par les découvertes archéologiques du milieu du XXe siècle, et par les possibilités nouvelles qu'offre l'utilisation des ordinateurs et l'exploitation de plus en plus systématique des données issues de l'ensemble des sources disponibles.

L'objet de cet essai n'est pas de répéter ou de paraphraser ce qui a déjà été fort bien écrit par d'autres depuis près de deux siècles. La thèse qui va vous être présentée relève d'un raisonnement rationnel qui sera exposé dès ce prologue. Au préalable, je tiens à récuser le discours² défensif élaboré vers la fin du XIXe siècle, d'une subtile distinction qu'il conviendrait d'opérer entre un *Jésus de l'histoire* et un *Christ de la foi*, le premier étant attesté sans l'ombre d'un doute, ainsi que le répètent à l'envi tous les experts et historiens issus des facultés de théologie³, le second pouvant être discuté. Cette conception a longtemps été condamnée par l'Église, plusieurs siècles d'efforts ayant été consacrés, au contraire, à confondre les deux notions.

² Une telle conception est incompatible avec l'évangile selon Jean, dont l'objet est précisément de nous révéler, dès le prologue, que le personnage dont il va être question est bien le *Logos*, qui fut dès le commencement avec Dieu, et qui est Dieu lui-même. (Jn 1, 1-14).

³ Les théologiens sont depuis longtemps rompus à ce genre d'exercice. Il suffit de rappeler que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont le même Dieu en trois personnes différentes. Selon les besoins de la démonstration, ces personnages sont distincts ou ne sont qu'un.

S'il n'est pas possible de dire que nous n'avons aucune preuve de l'existence historique de Jésus, il en revanche possible d'affirmer que nous n'avons aucune preuve⁴ directe de l'existence du Jésus historique. La thèse principale de cet essai peut s'exprimer ainsi :

L'Église nous propose le personnage complet de Jésus-Christ auquel elle attribue à la fois des caractéristiques divines et une histoire humaine, proclamant ainsi que son dieu fut un personnage historique.

Or, des caractéristiques essentielles de ce personnage sont incompatibles avec une réalité et une existence humaine.

L'histoire ne connaît que le Jésus que lui propose l'Église et aucun autre personnage connu n'est susceptible de tenir ce rôle.

***Jésus est donc un personnage théologique⁵
qui appartient totalement à l'Église et aucunement à l'histoire.***

Il est l'illustration du prologue de Jean :

« Et le Verbe s'est fait chair et il a vécu parmi nous » Jn 1,14

Contre la thèse affirmée, mais jamais démontrée de l'existence du Jésus historique, nous disposons de deux présomptions et de deux preuves :

Présomption n° 1 : l'absence d'attestation de la part des auteurs et historiens du premier siècle, qui nous renvoie nécessairement aux textes chrétiens.

Présomption n° 2 : la certitude désormais admise par les spécialistes que notre seule source, les évangiles, sont le fruit d'une longue histoire et non des documents écrits

⁴ Aucune preuve ni même la moindre trace. On examinera toutefois en fin de volume des éléments indirects et quelques indices suggérant l'existence d'un ou plusieurs personnages à l'origine de la légende christique, mais l'Église évite d'évoquer ces rares éléments qui suggèrent un Jésus sensiblement différent de son Jésus-Christ.

⁵ Le terme de personnage *mythique* est inutilement péjoratif et je le laisse à d'autres.

d'un bloc, inspirés et exacts.

Preuve n° 1 : les éléments essentiels du personnage sont incompatibles avec une existence humaine réelle. Jésus-Christ présente tous les attributs d'un dieu, et des caractéristiques essentielles à une existence humaine lui font défaut.

Preuve n° 2 : on démontre l'inexistence historique des héros légendaires en prouvant que les ouvrages qui relatent leur vie sont des romans. Les aventures du petit Jésus nous sont contées par des textes dont le caractère non historique peut facilement être démontré par l'étude même du contenu des textes ainsi que par la reconstitution de l'histoire de leur formation.

Deux thèses en présence

À ce stade, il ne reste donc en lice que deux thèses : celle de l'Église et son refus. La thèse de l'Église, c'est Jésus, Jésus-Christ, Christ, Sauveur, Seigneur, Fils, Verbe ou toute autre appellation, dont l'existence et les contours sont affirmés dans un credo, dont la divinité a été construite au fur et à mesure que les conciles christologiques l'élaboraient, la détaillaient et la précisaient, et dont l'humanité nous est contée à travers des différents textes canoniques. Ce Jésus de l'Église est Jésus-Christ ; il est Dieu, Fils de Dieu, engendré par le Père avant tous les siècles, consubstantiel au Père, c'est-à-dire de même substance et non de substance semblable, coéternel du Père, né de la Vierge Marie, crucifié sous Pilate, enseveli et ressuscité au troisième jour. Au moment où vous lisez ces lignes, il est assis au Ciel à la droite du Père⁶. Et ainsi de suite. Sa vie parmi nous a été ce qu'en raconte l'Évangile, rédigé selon quatre auteurs inspirés par le Saint-Esprit, depuis sa conception virginale résultant de prophéties et annoncée par des anges, jusqu'à son Ascension, en passant par les miracles qu'il réalisa et sa Résurrection après sa mise au tombeau. Et les quatre évangiles témoignent d'événements historiques, y compris le prologue de Jean et la réalité de l'ange Gabriel. Tout cela est à prendre en bloc.

La seconde thèse qui fait l'objet de cet ouvrage constitue la réponse inévitable à la première : ainsi décrit, Jésus ne présente pas les caractéristiques d'un personnage historique, mais celles d'un personnage théologique, issu d'une construction intellectuelle élaborée au sein d'un groupe religieux. Il en découle

⁶ Le détail figure dans le catéchisme de l'Église catholique, édition 1992 ; veillez à bien respecter les majuscules en lisant.

tout naturellement que ses témoins sont de faux témoins, que les évangiles sont des romans apologetiques, que l'absence d'attestation de la part des historiens du premier siècle est parfaitement normale, que les nombreuses contradictions relevées dans les évangiles étaient inévitables puisqu'elles ne concernent que des mots, et que les miracles et autres étrangetés n'ont rien de surprenant puisqu'ils sont allégoriques⁷. Autrement dit, les deux présomptions et les deux preuves qui sont citées ci-dessus sont articulées et en cohérence.

Ainsi, la tentative moderne d'ouvrir une troisième voie, en opérant une subtile distinction entre un Jésus de l'histoire, dont le dossier est vide, et un Christ de la foi, est dénuée de sens et constitue une simple diversion, sauf à reconsidérer l'ensemble du dossier que constitue l'histoire du primochristianisme et de ses textes. D'aucuns ont bien tenté de décrire ce à quoi aurait pu ressembler un Jésus historique⁸ et raisonnable, libéré de son appareil de merveilleux et d'irrationnel, un Jésus à la sauce Renan modernisée. Mais pour déboucher sur quoi ? Un Jésus fils aîné de Joseph et d'une Marie mère de six autres enfants ? Un Jésus qui n'a pas marché sur l'eau, n'a pas multiplié les pains, n'a pas changé l'eau en vin, n'a pas ressuscité Lazare et n'est pas ressuscité lui-même après son exécution ? C'est pourtant à ce Jésus rectifié et toileté que pensent la plupart de nos contemporains, depuis les non-croyants qui croient néanmoins à son existence historique, jusqu'à ceux qu'on voit grimacer lors de la première communion des enfants, au moment où le prêtre annonce que suite à la transsubstantiation opérée d'un geste, l'hostie est devenue réellement le corps du Christ sous les espèces du pain et le vin substantiellement le sang du Christ sous les espèces du vin. Car pour de nombreux croyants, informés du rôle et du sens des symboles, la virginité de Marie n'est pas un dogme intangible et encore moins une précision anatomique, mais l'expression d'une tradition⁹, l'essentiel étant le message d'amour exprimé par l'Évangile. Comment leur donner tort ?

**Le problème, c'est que ce Jésus-là,
l'Église n'en veut à aucun prix.**

⁷ L'évangile de Jean le dit d'ailleurs clairement : [Ces signes] ont été décrits afin que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom (Jn 20,31).

⁸ À noter une tentative intéressante de Reza Aslan : *Le zélote* — Gallimard Folio, 2013

⁹ Comment Dieu pourrait-il s'incarner en une personne qui ne serait pas parfaitement pure ? On pourra aussi disserter sur ce qu'est la pureté des femmes dans l'esprit des hommes...

Son discours officiel¹⁰ trouve toujours de nombreux partisans pour rappeler à l'ordre les novateurs en se faisant l'écho des conceptions traditionnelles :

Pour tout esprit droit, il est incontestable qu'à la question de la vérité des Évangiles, la réponse en forme de biais, consistant à dissocier « le Christ des Évangiles » du « Jésus de l'histoire », est inacceptable intellectuellement et scandaleuse spirituellement. Sous des formes variées, elle rencontre pourtant un écho qui ne se dément pas dans les milieux chrétiens et même catholiques.

Arthur Loth, Jésus-Christ dans l'histoire

Avertissement des éditeurs.

Alors, puisqu'on ne me laisse pas d'autre choix que de tout prendre ou de tout laisser, je choisis de laisser. Celui qui voudra expliquer qu'un tel Jésus a vraiment vécu aura la charge de prouver qu'il est possible à un être humain de ne pas avoir de grands-parents paternels, ou que Marie a pu donner naissance à un garçon sans qu'on ait apporté dans le processus de l'incarnation un chromosome Y. Et tant pis si à l'arrivée, le personnage le plus connu de l'histoire universelle n'a pas réellement existé. Ou alors, il faudra expliquer comment on est passé d'un activiste galiléen crucifié sous Pilate à un dieu existant depuis le commencement des temps, en indiquant les étapes, le rôle de chacun et l'évolution des textes. Je m'y risquerai pourtant en fin de volume en évoquant la thèse du Jésus minimal.

Une fois posée la thèse principale, les chapitres qui vont suivre pourront être considérés comme des développements, comportant essentiellement des détails, des illustrations et des commentaires. Une série¹¹ s'intéressera aux sources et aux témoignages : que nous disent de Jésus les premiers historiens, les archéologues, les continuateurs, les textes canoniques et apocryphes, les hérétiques, les juifs et les musulmans. Puis seront détaillées de manière thématique les difficultés particulières qui portent sur différents aspects de l'identité de Jésus, sa famille et sa mort.

¹⁰ Discours rappelé dans la Constitution Dogmatique de la Révélation divine, Dei Verbum, promulguée le 18 novembre 1965 : Ces quatre Évangiles, d'origine apostolique, transmettent fidèlement ce que Jésus a fait et enseigné en réalité. Les auteurs sacrés les ont composés en choisissant certains de nombreux éléments transmis soit oralement soit déjà par écrit, en rédigeant un résumé des autres, ou en les expliquant en fonction de la situation des Églises.

¹¹ Je sollicite l'indulgence du lecteur pour les répétitions inévitables, chaque chapitre étant organisé de manière indépendante.

C'est l'Église chrétienne elle-même, par son dogmatisme et son intransigeance, qui nous interdit d'envisager un Jésus raisonnable et historique. Pour elle, ce n'est pas seulement l'existence de Jésus-Christ qui est historique, mais son Dieu, l'ange Gabriel, le Saint-Esprit, l'Incarnation, l'Ascension, la virginité perpétuelle, les miracles, la Résurrection et la descente aux enfers.

C'est l'Église¹² qui affirme que Jésus a réellement existé, et qui a imposé cette croyance dans le fond culturel de l'humanité tout entière. Sans ses affirmations, les historiens n'auraient même pas soupçonné l'existence de Jésus. Le personnage lui appartient. C'est son héros. La réalité historique de l'existence de son dieu Jésus-Christ est son dogme le plus fondamental.

Alors, laissons-le-lui, car l'histoire, c'est autre chose.

¹² Cet essai s'attache à réfuter les thèses de l'Église « historique » dont les continuateurs directs sont les Églises orthodoxes et catholiques. Le monde protestant a depuis longtemps entrepris une démarche critique et s'est progressivement démarqué du discours conventionnel. Il a su prendre ses distances à propos de l'historicité de nombreux éléments dogmatiques liés aux évangiles et à leur contenu.
